

Le retour au pays natal

Jean Éthier-Blais

Volume 36, Number 2 (212), April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Éthier-Blais, J. (1994). Le retour au pays natal. *Liberté*, 36(2), 50–67.

JEAN ÉTHIER-BLAIS

LE RETOUR AU PAYS NATAL*

Dans la nuit du 10 août 1966, M. Ma fit parvenir un message à M. Li. Il ne s'embarrassa ni de préambule ni de formules toutes faites. En lisant ce texte au musée Guimet, M. Li sut, dès la première ligne, que M. Ma avait décidé d'agir. Les deux Chinois s'étaient liés d'amitié à Paris, au cours de l'Exposition universelle de 1938. À cette occasion, le musée Guimet avait organisé une rencontre d'experts. Les discussions savantes avaient porté sur *Les collectionneurs chinois*. Par la suite, le célèbre Beurdeley consacra à ce thème un ouvrage qui fit autorité. Chacun connaît les collections du musée Guimet, où l'art de la Chine le dispute à ceux de l'Inde, du Tibet, du Japon et des Mongolies. Guimet était un original, certes, mais surtout un savant, dont le goût exquis était infaillible. Nouveau Crésus, partout où il circula, dans cette Asie dont il supputa toute sa vie les trésors, il s'entoura d'éminents conseillers, depuis de riches collectionneurs comme lui-même jusqu'à des moines en apparence ignorants et à des chamans possesseurs de trésors et de secrets. Il voulait que rien n'échappe à sa convoitise d'amateur. Traversant les steppes, disparaissant dans la troupe des voyageurs mongols, une stèle frappait son regard ; flânant dans les ruelles de Liouli-Chang, ou

* Extrait d'un recueil de nouvelles à paraître chez Leméac Éditeur.

devisant longuement avec quelque antiquaire, il allait d'instinct vers l'objet précieux, vers le jade immaculé, vers la forme parfaite d'un Bouddha à demi caché par des voiles. On disait autour de lui (des flatteurs) : « Rien n'échappe au regard de M. Guimet. » C'était à la fois vrai et faux, car les objets venaient vers lui comme un bateau file à toute allure vers un havre sûr. Il les aimait, leur donnait des noms extravagants, savait précisément où se trouvait telle soierie dans telle caisse, telle cigale de jade ayant appartenu au Grand Empereur T'ang Tai-Tsung, un bronze Chou qui avait figuré pendant un quart de siècle sur la table de travail de Khang Si et qu'avait soigneusement conservé au pavillon de chasse de Nan Hai-Tseu son fils Tien Long. Son flair est resté insurpassé et faisait encore l'admiration, en 1938, de Laurence Sickman. Tout intéressait Guimet. Son oreille s'habitua très vite aux sons astringents du juqin, à ses rythmes infinis. Il versa des larmes (lui l'industriel calculateur et froid) lorsqu'il se rendit compte que les sons de cet instrument, dont les deux cordes répondent aux nuances les plus subtiles de l'archet, correspondaient à la pose de l'interprète, au déploiement des bras, à l'angle des coudes, à la douceur sereine du poignet qui dirige l'archet. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut le dialogue entre le visage de l'interprète et ses mains, ces yeux en amande aux paupières lourdes, à demi fermés qui fixaient les palpitations des doigts autour des cordes comme des libellules. Ce sont ces doigts effilés et mobiles jusque dans la rigidité de l'auriculaire à l'ongle démesuré que Guimet retrouvera dans les cigales de jade qui sont aujourd'hui au musée de Cincinnati. Son zèle l'amena à entrer dans les secrets de la Cité interdite. Non content d'admirer le Temple du Ciel, de s'agenouiller devant l'ombre de l'Empereur-Enfant au moment où celui-ci

levait vers le ciel paternel ses bras menus et entonnait la complainte des glorieux ancêtres

Agrée ces sacrifices

Que t'offre le descendant des T'ang !

Guimet se dirigea précautionneusement vers le quartier des eunuques. L'un d'eux, au long du couloir central, le suivit, le précéda, le dévisagea à la chinoise, rebroussa chemin, lui dit quelques mots en un sabir hésitant et nasal. Il était vêtu d'une chemise de coton et d'une culotte bleu délavé, de chaussettes grises et portait des sandales noires. Son petit regard, sous les arcades sourcilières protubérantes, fouaillait le visage de Guimet. Après quelques secondes de silence, il lui fit signe de le suivre. Dans une pièce quelconque, il souleva un voile de satin cramoisi qui recouvrait une table. Et Guimet, pour la première fois, vit M. Li.

Le plat, d'environ dix-huit centimètres, était en céladon du nord, de ton vert olive, à fines craquelures. Son motif, formé de « stries au peigne », était assorti d'une ornementation florale gravée. Devant ce trésor, Guimet hésita. Il avait lu le K'ing-pi-tsang, le temps lui était favorable, sec et doux ; la pièce était dans une discrète pénombre, pas question de lampe ; il n'était pas ivre ; il n'achetait pas pour revendre. Il ne devait donc pas s'abstenir. Son instinct le poussait à franchir ce Rubicon. Il le franchit, glissa dans la manche de l'eunuque une bourse de satin. L'eunuque eut un sourire complice. Le marché était conclu et en moins d'une seconde le céladon se retrouva dans la poche droite du macfarlane de Guimet.

L'eunuque s'inclina cérémonieusement, en se frottant les mains. Les deux hommes restèrent inclinés en face l'un de l'autre. Guimet ne savait à quoi s'en tenir. Il prit le parti de s'éloigner. Les cours successives de la Cité

interdite ont cette particularité, souvent notée par les voyageurs, de n'avoir pas qu'une seule lumière. Sont-ce les pierres, l'agencement et l'inclinaison des toits, l'infinie variété des formes ? De l'une à l'autre, l'intensité et la diffusion de la lumière diffèrent à tel point que parfois le promeneur se demande s'il est bien sous le ciel de Pékin. Les arbres nains qui, dans la Cour de l'Éternelle Sérénité, resplendissent vigoureusement, on les retrouve, à cent pas, dans la cour plus petite, dite des Pavés de jade (mais tout aussi bien éclairée, où la lumière est comme concentrée, figée dans sa propre essence, vibrant d'une luminescence intérieure), réduits à leur définition de plantes vivantes, certes, mais non plus irradiantes, au contraire, méditatives dans leur spécificité. Guimet se retrouva sur la grande place, au soleil cru de midi. Il eut l'impression d'avoir traversé un arc-en-ciel. Il enleva son chapeau et s'essuya le front. Peut-être l'avait-il échappé belle. L'Administration impériale savait punir les acheteurs qui refusaient de passer par ses règlements, incompréhensibles, brouillons et qui se terminaient, la plupart du temps, par de sérieux bakchichs. En moins de cinq secondes, une armée de pousse-pousse l'entoura, corps faits uniquement de muscles, d'où toute chair avait disparu, odeurs concentrées d'hommes sales et souvent nus. Au milieu d'eux, il conserva son calme. Derrière lui, des voix plus stridentes que celles des pousse se firent entendre. Guimet se retourna. Il vit, au-dessus des têtes, un fouet menaçant. Au milieu des cris, les hommes reculèrent, firent le vide. Devant lui, Guimet retrouva, souriant et infiniment poli, l'eunuque de la chambre aux trésors. Il n'était pas seul ; à ses côtés, un Européen, en qui Guimet reconnut un célèbre interprète jésuite. Les trois hommes, suivis d'une cohorte d'esclaves, s'éloignèrent. Sans dire un mot, l'eunuque, soudain, avait disparu.

— Ils sont ainsi, dit le Révérend Père.

Guimet remarqua que, lui aussi, comme les Chinois, avait les yeux bridés, les pommettes saillantes et l'échine courbée. Marco Polo, dans sa prison de Venise, devait être ainsi. Quiconque a vécu avec des Chinois, se dit-il, sait à quel point on veut devenir comme eux, marcher comme eux, vivre leur vie, symbole de l'éternité du rêve des hommes. Guimet vivait le mystère de cette passion de l'Asie, qui anime certains êtres, choisis par le destin de l'Occident, on ne sait ni pourquoi ni comment. Ces hommes et ces femmes se découvrent quelque jour cette attirance de l'âme et du cœur, qui les porte vers la race jaune dans son expression la plus haute, qui est la Chine. Dans la bibliothèque de ses parents, Guimet avait ouvert, un jour, par pur hasard ou désœuvrement, par état d'âme, un vieux traité de Dufour sur les origines et les vertus du thé (1685). Une planche avait retenu son attention. On y voyait un Chinois, assis dans la position du tailleur, le corps détendu, coiffé d'un turban à plumes, revêtu d'une robe brodée où figuraient des serpents agiles. Deux choses avaient frappé Guimet au cœur, et son cœur de jeune homme, ce cœur fort et prêt à toutes les conquêtes, avait battu plus vite. La première était le visage de ce mandarin, assis commodément entre son bol et son pot de thé, visage aux yeux clos, centré sur un sourire d'intelligence, le sourire d'un homme qui a tout connu et tout compris, qui, dans le luxe des tapis et des murs recouverts de soieries, atteint les sublimes, ineffables, profondeurs du néant. Ensuite, cette paix souriante était comme prolongée par un long collier de jade, qui se perdait dans les replis de la robe. Sous le portrait du mandarin, un paysage chinois à figures ; deux paysans à nattes et des tiges de thé. « Je posséderai ce collier », pensa Guimet. C'est ainsi qu'était apparue en lui la dilection de la Chine.

— Ils sont ainsi, répéta le Révérend Père. Dans quelques jours, Li-Kui, car c'est là le nom de cet eunuque de rang moyen, vous enverra un émissaire qui se réclamera de moi. Je ne sais naturellement pas de quoi il s'agit. Nous sommes au Royaume du Secret.

Les jours se succédèrent sans que l'émissaire se présente. Dans sa chambre d'hôtel, au quartier des ambassades, Guimet attendit. Après une semaine de pied de grue, il se rendit à la Mission des jésuites. Il demanda des nouvelles du père Renouvier. Était-il à l'office ? dans sa chambre ? Le frère portier, souriant et humble, lui fit signe d'attendre dans le parloir. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, apparut un Révérend Père dont la soutane rappelait étrangement une robe mandarinale. Le père Renouvier nous a quittés pour notre mission de Macao. Il a dû partir précipitamment, d'ordre du père provincial. Dans les sphères dirigeantes, il comptait nombre d'amis. En clair, se dit Guimet, il a fait l'objet d'une mesure d'expulsion. On ne l'a pas retrouvé étranglé dans quelque impasse parce qu'un membre de la Famille impériale s'y est opposé. Au Révérend Père, il dit :

— La Mission connaît-elle un eunuque du nom de Li Kui ?

Le Révérend Père se frotta les mains, qu'il avait sèches. Guimet eut peur qu'il en sortît des étincelles. Un silence s'ensuivit, entrecoupé de sourires et d'inclinaisons de tête, de part et d'autre.

— Nous espérons faire de lui un de nos néophytes.

C'était donc cela ! Le père Renouvier chassé, Li Kui victime du cordon de soie ou jeté au fond d'un puits.

« J'appellerai mon céladon Monsieur Li », songea Guimet.

Au musée Guimet, d'abord à Lyon, ensuite à Paris, M. Li occupait une place d'honneur. Il en riait. Quelle

supercherie, se disait-il, lorsqu'il entendait le guide proclamer très haut, avec dans la voix un trémolo de fierté, qu'il avait figuré dans l'entourage de la dernière Impératrice. Il avait entendu Sa voix, mais ne L'avait jamais vue, car il figurait sur une console dans la Salle des Audiences. La foule mandarinale remplissait cet immense salon, qui paraissait de taille moyenne, tant ses proportions étaient parfaites, une heure avant l'arrivée de Leurs Majestés. Un murmure fait d'angoisse et de vénération planait dans l'air et puis, lorsque le bruissement des robes impériales se faisait entendre, le silence, un silence tel que M. Li sentait passer sur lui l'air qui lui venait des persiennes entrouvertes. Le jeune Empereur assis sur son Trône, l'Impératrice prenait place derrière Son Paravent Sacré. Elle répondait à chaque question, vite, en personne qui sait commander. Le chef de Ses Gardes lui transmettait les placets. Parfois, M. Li entendait un discret dialogue entre Elle et un expert. On Lui donnait toujours raison. Au cours des ans, jamais Son regard ne se posa sur le céladon qui luisait doucement dans l'ombre, à quelques mètres, auquel Elle tournait le dos, un vieux dos tenu bien droit par des baleines et souvent recouvert d'une peau de renard iridescent. On disait qu'un maître de l'École de l'Opéra venait, une fois par semaine, Lui donner une leçon de maintien. Sa voix aussi, à peine perceptible, cependant stridente, portait un corset. Il ne venait jamais à l'esprit de M. Li de prononcer Son nom, T'zu-Hsi, encore moins de l'écrire, dans les messages qu'il envoyait au British Museum, à l'intention de M. Ma. Seul le silence pouvait rendre justice à ce nom. Car, comme l'a écrit Lao Tseu, que M. Li aimait citer :

*Un souverain vertueux ne cultive pas la vertu,
C'est pourquoi il est vertueux.*

Le rêve de M. Li (qui ne rêve pas ?) était de retourner dans la Salle des Audiences, d'en sentir de nouveau la moiteur peuplée, d'entendre les voix des servantes qui le lavaient, le bichonnaient, lui redonnaient chaque jour le goût de vivre. Quel destin que de finir sa vie à l'étranger, dans un musée, loin des siens ! Il entendait parfois parler chinois. L'accent avait changé, depuis le temps. La stridence de la voix de l'Impératrice, voilée, élégante, comme filée sur la corde majeure du juquin, il l'entendait souvent, mais devenue nasillarde, empâtée, à la mesure du langage quelconque des Chinois d'aujourd'hui. Était-ce là le nouveau mandarin ? Il y reconnaissait l'influence européenne, dans le choix des mots et leur répartition dans la phrase ; surtout, et cela l'attristait, ces voix chinoises avaient perdu leur douceur de cantilène. Ce n'étaient qu'aboiements, accentuations volontaristes, on aurait dit un langage de robots. Et les propos des guides sur l'Impératrice Elle-même, sur le passé, sur tout ce qui avait rendu si belle et si noble la vie de M. Li ! Il en était épouvanté. En revanche, les visiteurs français chantaient les louanges de la Chine d'aujourd'hui, de la nouvelle dynastie, de l'Impératrice régnante, ancienne danseuse, devenue concubine, à la main de fer. M. Li ne savait à quoi s'en tenir. Peu à peu se forma en lui la volonté de rentrer au pays, d'aller voir. Il s'en ouvrit à son vieux camarade M. Ma, qui lui répondit le 10 août 1966, dans un message qui est passé à l'Histoire, la vraie, celle qui préside à la naissance et à la disparition des Empires.

« Cher ami, écrivit M. Ma, nos témoignages se rejoignent. À Londres, j'entends constamment des propos insanes sur notre pays. Quelle belle époque que celle où les étrangers nous ignoraient ! Nos Empereurs pouvaient prier en paix. Nos guerres étaient intestines et la Chine prenait forme, ainsi qu'une chaîne de volcans qui se crée

et s'étend par séismes. Aurions-nous cessé d'être le centre de toutes choses ? Vous et moi, avec des milliers d'autres, dispersés dans le vaste monde, sommes les témoins et les gages de cette déchéance. Sous prétexte d'admirer nos arts, de s'incliner devant le génie créateur insurpassé de notre Race, on a fait de nous des esclaves. Notre destin déroule son tragique dans la froideur indifférente de ces salles où passent et repassent la valetaille et ses cornacs. J'en ai souventes fois parlé autour de moi. Pourquoi ne retournerions-nous pas au pays natal ? Il suffit de le vouloir, d'engranger nos forces, d'unir, dans un dynamisme vibrant, *yin* et *yang*, de prendre notre envol. L'amour de la patrie est tout. Remarquez que je ne traîne pas le British Museum dans la boue. L'homme qui m'a amené ici aimait la Chine. Il connaissait Pékin aussi bien que quiconque. J'étais chez une Américaine. Mon rôle dans le salon était de lui ménager une retraite où donner à de jeunes Chinois des marques de sa tendresse. Elle m'allongeait les bras, me couvrait d'un vaste revêtement de soie et disparaissait sur le canapé avec son diacre. Ce n'étaient que murmures, cris plaintifs, objurgations de part et d'autre. Enfin, le tiroir qui s'ouvre, les piécettes. Moi qui réfléchissais l'art suprême du grand Cao Xueqin ! Un jour, Harold Acton est venu rendre visite à ma maîtresse. Nous avons sympathisé. En le voyant, il m'a plu, le type même de l'aristocrate anglais, à la fois digne et resté enfant. Il m'amusait par sa prétention à parler notre langue. Que de pataquès ! Il disait de ces choses ! D'une crudité ! On en riait jusque dans les cuisines ! Comme ma maîtresse, il aimait les Chinois, mais dans le secret de son cœur. Lorsque Mrs. Lansdowne prit le parti de quitter Pékin, afin de ne pas subir, de la part de la soldatesque nippone, les derniers outrages (et par fidélité à notre jiba), M. Acton lui rendit visite. Nous quittâmes le quartier des ambassades en pousse-pousse et je me

retrouvai dans sa grande et belle maison. Son boy s'occupa particulièrement de moi et je devins vite un membre à part entière de sa famille chinoise. Lui-même dut quitter Pékin précipitamment. Il ne ramena en Angleterre que peu de chose. Je faillis rester à Honolulu, puis aux États-Unis où Lawrence Sickman insista pour me garder à Kansas City. Mais M. Acton tenait à moi. "M. Ma et moi rentrerons à Londres ou à Florence. Nous terminerons nos jours dans l'une de ces deux villes." Il est mort à Florence. Et moi, dans le brouillard et sous la pluie, je me suis retrouvé au British Museum, seul, la mort dans l'âme et personne ici qui me connaisse sous mon nom véritable. Je me dis souvent : "Pauvre M. Ma, oublié dans la salle des paravents". Bien sûr, chaque année, des milliers de visiteurs s'arrêtent devant mon humble personne. Des commentateurs ne tarissent pas d'éloges et c'est toute l'histoire du rêve dans le pavillon rouge qui m'est racontée. La famille Jia, le jade magique, la Grande Sœur Phénix, je les retrouve avec l'émotion la plus pure. Et je pleure en moi-même lorsque j'entends les accents populaires de Pékin, parfois la voix d'un enfant qui en a assez et qui dit "Papa !" C'est alors que la nostalgie s'empare de moi, que je rêve, que je me retrouve Là-Bas. Cher vieil ami, pourquoi cela est-il impossible ? Vous me direz, comme Lao-Tseu : "Il n'y a pas de plus grande infortune que de ne pas savoir se contenter de ce qu'on a", parole que Ho Chen aurait eu intérêt à méditer. "Mais l'exil, mais ses douleurs !" »

Ces derniers mots frappèrent M. Li en plein cœur. Ils lui rappelèrent les matins d'une brume claire et grise, avant que ministres et courtisans n'entrent dans la Salle des Audiences. Rien que le silence riche du matin. Dans le Palais, tout avait dormi et de la ville ne parvenaient que les bruits indistincts du réveil, ponctués par les cris des gardiens qui, d'une porte à l'autre, s'interpellaient.

« Ami, ami, le jour va paraître. Que la paix entoure le Fils du Ciel, que l'herbe se courbe sous son souffle ! » Rien d'autre, ni les splendeurs bruissantes des costumes, ni les chuchotements sibyllins des mandarins, ni même l'entrée plus que silencieuse de l'Impératrice, rien que cet instant divin où n'existe que l'attente d'un nouveau jour à vivre. M. Li sentit monter en lui l'inspiration des départs. On l'avait amené ici de force. Qu'était-ce là, sinon l'exil ? Il fit appel en lui aux forces impénétrables du passé. Pourquoi ne pas tenter l'expérience, fuir ? Il se sentait la force mystique d'échapper à l'espace, de retrouver sa liberté, lui, être de méditation, dont toutes les puissances d'immobilité pouvaient se transformer en puissances de mouvement. Il lui vint une idée. Pourquoi ne pas jouer un tour à la gravité, s'amuser à se déplacer, vider les lieux, se rendre à Londres, sans demander la permission de personne, y remplacer M. Ma parmi les écrans, céder au musée Guimet sa place à son vieil ami ? Quelques heures, de nuit, le tour serait joué, personne n'y verrait goutte et vive la liberté !

M. Ma fut d'accord et, le 5 septembre 1966, l'échange se fit, M. Li à Londres, M. Ma à Paris, pour une nuit. Le bruit de ce transfert se répandit vite dans la colonie chinoise des musées. Des messages parvinrent aux deux aventuriers. L'un d'eux les surprit par sa véhémence. Il leur parvint de Kansas City, d'un membre de l'émigration américaine. On sait à quel point le célèbre sinologue, amateur d'art, Lawrence Sickman avait attiré de chefs-d'œuvre dans cette ville perdue au milieu du désert, dans les profondeurs du centre inconnu, loin de tout, sous un ciel si haut qu'il disparaît au regard, plaine à l'horizon bas, terre riche et ingrate, peuplée de Bataves et de Suèves, géants impavides et blonds. Quel destin pour un Chinois que de se retrouver au milieu de ces peuplades. M. Wou, qui s'exprimait en cantonnais,

décrivit l'horreur de sa solitude, bien qu'entouré d'amis qui, comme lui, supportaient en silence le sort ingrat. Il proposa de se rendre à Paris, ou à Londres, pour y discuter plus avant le projet Li de retour au pays natal. Il se faisait fort de regrouper dans cette merveilleuse aventure tous ceux auxquels Sickman avait imposé l'exil. Rendez-vous fut pris au musée Guimet, comme étant l'endroit où la surveillance des prisonniers était la moins étroite. MM. Li, Ma et Wou purent discuter toute une nuit, mettre au point leur stratégie. Ils donnèrent à leur projet le nom de *Grand Départ*, prirent langue avec leurs frères exilés. Dans l'ensemble, les Chinois d'Occident répondirent à l'appel. Plus on se rapprochait de la Chine, moins était chaleureux l'accueil. « Attention, chers amis, leur répéta à satiété M. Deng, du musée de Singapour, vous ne soupçonnez pas l'irresponsabilité du nouveau régime. L'Impératrice consort est armée jusqu'aux dents. Vous vous retrouverez tous ensemble dans un vaste hangar, sans lumière, sans visiteurs, sans nouvelles du grand monde, seuls dans l'immobilité de l'ennui et de la mort. » Des États-Unis d'Amérique, les trois personnages du *Rêve du pavillon rouge* qui se trouvent à la galerie Freer de Washington tentèrent d'organiser un contre-colloque de réflexion. Personne ne les prit au sérieux. « Ce sont là des héros de roman », commenta, dédaigneux, déjà fier de sa présidence du mouvement, M. Li. Quant aux objurgations venues de Formose, mieux vaut ne pas en parler. M. Li pivota sur lui-même, M. Ma trembla de colère. Le Sage dit bien qu'il est inutile de tenter de convaincre amoureux et cœurs endurcis. M. Li se voyait au centre d'une pièce de réception entouré de céramiques anciennes ; M. Ma, par la fenêtre d'un palais, contemplait un jardin aux murs couverts de glycines chinoises, de roses, de jasmins. Un *kouei-houa* fleurissait parmi les bambous sacrés. Que faire devant une pareille

imagination ? M. Li et M. Ma vivaient leur vie future, se préparant au Grand Départ. Quel bonheur ce serait de rentrer chez soi, comme un homme fatigué après une journée d'écritures, de courses, de rencontres et de palabres se retrouve dans l'autobus quotidien. Sous ses yeux défilent immeubles, conciergeries, vitrines éclairées dans la nuit. Voici le carrefour qui mène à la montagne que l'autobus gravit lentement. Sous les regards toujours émerveillés de l'homme, la ville déploie son océan de lumière. Enfin la maison, l'abri sûr, les objets familiers, le silence nocturne d'une pièce chaude, heureuse de retrouver son maître. Ainsi, M. Li et M. Ma avaient le sentiment de renaître. La seule pensée du décor d'autrefois leur coupait le souffle. L'un et l'autre avaient entendu d'éminents intellectuels, de retour de Pékin, chanter les louanges du Président, de son épouse sérénissime (dont le passé d'artiste agrémentait les conversations d'anecdotes qui ressemblaient à s'y méprendre à celles qu'avait suscitées l'Impératrice douairière : heureux présage), du régime dans son ensemble, qui redonnait à la Chine la fierté de son passé. Il était interdit d'exporter objets d'art et témoins de la grandeur chinoise. Les messages que s'échangeaient M. Li et M. Ma, dont l'essentiel était communiqué à leurs affidés de par le monde, frisaient l'hystérie, tant se précisait en eux le désir de rentrer, de trouver dans leurs âmes la force de se détacher du présent et de ressusciter dans l'avenir, comme du haut d'un promontoire les jeunes nageurs plongent dans les eaux tumultueuses du Yang-tsê, lorsqu'il déferle sur Chung-Ching.

Les événements se précipitèrent. C'est toujours ainsi, se dit M. Li. Le temps n'appartient ni aux objets ni aux hommes. À peine nous croyons-nous à l'abri des contingences, elles nous rattrapent, nous sommes à la merci des vents. Deux conservateurs s'étaient rapprochés

de lui et avaient continué à voix basse leur conversation. On craignait une razzia. Un gang ultra-raffiné, venu des États-Unis d'Amérique, projetait de faire main basse sur des trésors et le musée allait renforcer les contrôles. Dès que le Ministère aurait donné son feu vert, on doublerait, triplerait peut-être, les effectifs de surveillance, ce qui voulait dire tenir au jour le jour une comptabilité stricte des objets. Pas question de s'évader en douce. Il fallait agir d'ici une semaine, avant l'entrée en scène des gardiens-comptables. M. Li s'agita, envoya des messages à Seattle, Londres, Berlin, Moscou, Lyon, aux antipodes, fixa la date de l'exode, se replia sur lui-même, ayant fait son devoir, et médita cette sentence de Tchouang-tseu :

Pourquoi revenez-vous ainsi sur vos pas ?

Il ne trouva pas la réponse. Peut-on revenir en arrière ? N'est-ce pas susciter en soi le désordre ? Pourquoi refuser d'accepter le présent ? L'avenir peut-il être derrière soi, dans le recommencement à partir du vide ? À la question de Tchouang-tseu, il répondit par d'autres questions. En quelques jours, il aborda aux rivages du cœur humain, de son propre cœur plus précieux que le jade, plus insondable que la chevelure d'une femme. Il connut l'extase d'être ce qu'il était et le désespoir de n'être que cela. Au fond de lui-même, il entendit l'avertissement d'un danger. « On met à l'épreuve ma fermeté », pensa-t-il. Il fit part à M. Ma de ses atermoiements. Celui-ci lui conseilla le calme, la méditation, l'acceptation totale du destin. « Développez, lui dit-il, la qualité intérieure, de telle sorte que rien ne puisse vous atteindre. Vous devenez trop français, mon cher M. Li, ajouta-t-il. Le retour en Chine vous durcira. »

Il fut donc résolu, entre tous les conspirateurs, que le retour se ferait le 18 novembre 1966. M. Ma avait

consulté les astres. La réponse avait été claire. Il fallait s'en tenir à la décision prise en connaissance de cause. « En haut, avait dit l'oracle, vous risquez d'être dévorés par les corbeaux et les milans ; en bas, par les courtilières et les fourmis. Suivez donc la voie médiane. » Il en fut comme le destin, plus fort que l'homme et que les choses, en avait ordonné.

Le 19 novembre, le sommeil placide du directeur du musée Guimet (M. Falbaing rentrait de Capodimonte où l'avait invité le conservateur du musée animalier de Canova) fut interrompu par un téléphone urgent. C'était le chef des gardiens de nuit, ancien sergent de la Légion, homme avisé qui ne s'en laissait pas imposer. La moitié des objets chinois avait disparu au cours de la nuit, les plus précieux, les plus nobles. Le directeur se précipita au musée, non pour vérifier si l'appariteur avait dit vrai, mais pour échapper au poids qui venait de s'abattre sur lui. Vol ? Impossible. Il examina attentivement l'emplacement des objets qui lui tenaient le plus à cœur, le nez presque sur les consoles et les tables, jouant les Maigret, se donnant l'air de réfléchir. De retour dans son bureau, avant de téléphoner au directeur de cabinet de son ministre de tutelle (et ce Malraux qui camperait pendant une semaine dans les salles du musée en tenant de ses propos apocalyptiques et idiots), il prit une douche, se rasa, pour mieux affronter les ennuis qui l'attendaient. Autre téléphone auquel il répondit par un immense effort de volonté. C'était son collègue Weatherby du British. Disparition là aussi de mille objets. Le Britannique avait communiqué avec plusieurs musées. C'était partout la même chanson. Un grand mystère international se préparait. Il était impossible que ces disparitions fussent l'œuvre d'un gang. Les plus grands stratèges y auraient perdu leur latin.

Falbaing et Weatherby étaient de vieux connaisseurs de la Chine. Ils se turent, et leur silence se transforma en certitude. À chaque bout du fil, l'un et l'autre pensaient aux objets perdus, qui avaient choisi une voie. La victorieuse ? Celle qui ne l'est pas ? La première s'appelle douceur, l'autre, violence. En même temps, ils comprirent tous deux. « Je les croyais heureux », dit Weatherby. « La victoire des doux provient d'eux-mêmes », lui répondit Falbaing. Ils rirent, car ils vénéraient Lie-tseu. Ils surent que leur quête était vaine et que jamais ils ne reverraient luire dans l'obscurité leurs jades préférés. Ils raccrochèrent, car un calvaire administratif les attendait. Mais, en véritables sages, tels Kouan Yi-wou, ils se laissèrent aller, sans entraves, sans empêchements. Leur bouche n'exprima ni le oui ni le non et c'est ainsi qu'ils purent traverser ce désert d'envie et de vaines ambitions qu'est l'administration des arts.

Cependant, les camarades Li, Ma, Wou et Deng se retrouvèrent, par un froid matin de novembre, au milieu d'une armée de leurs semblables, dans une vaste salle du Pavillon d'Été. Frileusement, ils tentèrent de se rapprocher les uns des autres. Impossible. Eux qui avaient traversé les continents et les mers, en toute liberté, voilà que, de retour à Pékin, ils étaient paralysés. M. Li eut peur et tenta de prendre son envol, de retourner peut-être là d'où il était venu. Soudain, le musée Guimet se présenta à lui sous la forme d'un havre de paix et de grâce, dont la lumière diffuse le protégeait des coups bas du sort. Il en fut incapable. « Serais-je prisonnier ? » Il se tourna vers M. Ma pour lui faire part de cette découverte, lui demander conseil. Il ne vit, en face de lui, qu'un immense paravent peint dont la sécheresse le glaça. Dans le hangar (qu'était donc devenue cette pièce où les dames de la Cour recevaient leurs amies de la Ville, sinon un hangar ?), des milliers d'objets de toutes sortes

attendaient dans le recueillement. M. Li constata que, seul de ses camarades, il avait conservé le sens de la vie, qu'il n'était pas qu'un objet, mais un être de pensée, d'affection et de désir. Ses camarades avaient trouvé l'égalité, mais dans la mort. Il les avait connus, dans la nuit des musées, sages et fous, nobles ou gens du commun, venant de l'Est ou de l'Ouest. Et voilà qu'il les voyait sans différence, égaux dans la froide agonie. Pourquoi m'a-t-on épargné ? Replié sur ses stries et son ornementation gravée, il médita cette question. Au silence profond du hangar répondait une rumeur qui se rapprochait du pavillon. M. Li reconnut qu'elle provenait de la place Tian'anmen. Au cours de sa longue carrière, il avait appris à interpréter les cris d'une foule : passion, adoration de l'Empereur, délire, haine, besoin de détruire. Peu important les origines des manifestants, ce sont toujours les mêmes cris. Les soldats étrangers qui, sous couvert des Boxers, avaient obligé l'Impératrice à fuir, ne hurlaient pas autrement que les paysans affamés venus des rizières. Prêtant une oreille attentive aux cris du dehors, il entendit des slogans :

Président Mao !

Vos jeunes soldats rouges vous seront toujours fidèles !

Chiang Ching a raison !

Détruisons les restes culturels de l'impérialisme !

Tous au Pavillon d'Été !

À bas les quatre vieilleries !

En entendant cette expression, M. Li comprit que la fin était proche. C'était une invention de la vieille Impératrice elle-même. Elle avait voulu punir son cousin le Prince Liou Kia. Grand collectionneur, il se suicida lorsqu'une troupe de bandits, stipendiés par la Cour, pénétra

dans son palais et y détruisit ses collections, au nom des « quatre vieilleries ». L'histoire allait donc se répéter. Une autre Impératrice régnait, cette Chiang Ching dont le nom claquait comme une oriflamme. M. Li se rendit compte qu'en revenant en Chine, il s'était transformé en « reste culturel de l'impérialisme ». Les cris résonnaient sous les fenêtres du Pavillon. Une foule de jeunes soldats, vêtus de kaki, bande rouge au bras, armés de haches, de marteaux, de pilons entrèrent dans le hangar. Devant l'accumulation des œuvres, leur sérénité, devant l'aura dorée qui se dégageait d'elles, ils hésitèrent. Mais leurs chefs se précipitèrent en hurlant : « À bas les Noirs ! Vive le Président Mao ! » M. Li entendit le bruit des marteaux qui frappaient de plein fouet ses camarades qu'il avait entraînés dans cette aventure. La destruction ! La mort ! « Je suis Li, pensa-t-il, je suis force de la nature ; Ming est le destin. Ô Ming, pria-t-il, accueille-nous, toi qui supportes ce qui est droit et le pousse en avant. Je te confie mon ami M. Ma, venu ici trouver sa délivrance. »

Sur ce, M. Li cessa de penser. Un bruit infernal l'entourait, fait de cris rageurs et d'imprécations, auxquels se mêlaient les noms de Mao et de Chiang Ching. Il les entendit jusqu'à la fin, comme des gongs cérémoniaux, qui ponctuèrent avec l'éclat du bronze son retour muet au pays natal. Jusqu'à la fin, il resta l'esprit détendu, conserva l'attitude ferme, comme un conducteur qui, sans les mélanger, tient les six rênes du char victorieux.